UNIVERSITÉ DE FRANCE.

ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

ESSAI

SUR

LA VIE ET LES IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES

DE

SYNÉSIUS

ÉVÊQUE DE PTOLÉMAÏS.

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

LE 6 FÉVRIER 1867, A 4 HEURES DU SOIR

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

PAR

ERNEST MALIGNAS,

DE FRESSAC (GARD).

STRASBOURG,

IMPRIMERIE DE FRÉDÉRIC-CHARLES HEITZ,

RUE DE L'OUTRE, 5.

1867.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE.

A MA MÈRE ET A MON FRÈRE.

E. MALIGNAS.

A MON AMI LÉON ROUX.

E. MALIGNAS.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

M. Bruch ✻, Doyen de la Faculté.

MM. Bruch ✻,
Richard,
Reuss ✻,
Schmidt,
Colani,
Lichtenberger,
} Professeurs.

M. Bruch, Président de la soutenance.

MM. Bruch,
Schmidt,
Colani,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ESSAI

SUR

LA VIE ET LES IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES

DE

SYNÉSIUS

ÉVÊQUE DE PTOLÉMAÏS.

Synésius naquit à Cyrène, probablement vers 365 ou 370 [1], d'une des plus nobles et des plus anciennes familles du pays. Si l'on s'en rapporte à son propre témoignage [2], son origine remonte jusqu'à Eurysthène, et par lui jusqu'à Hercule. Le culte du héros, pieuse tradition de famille, avait contribué sans doute à retenir dans le paganisme les parents de Synésius, alors que les chrétiens formaient déjà la majeure partie des habitants de la Cyrénaïque. Élevé dans les croyances de ses ancêtres, il en hérita,

[1] On ne sait pas d'une manière certaine l'année de la naissance de Synésius. L'encyclopédie de Herzog donne, d'après Clausen, l'année 365; le dernier biographe de Synésius, M. Druon, dans ses *Études sur la vie et les œuvres de Synésius,* donne 370. Ce sera en général la chronologie de M. Druon que nous suivrons, quitte à discuter les quelques dates que nous changerons.

[2] Lettre 57, p. 197.

avec leur attachement à la religion d'Homère, un goût très-prononcé pour la poésie et les belles-lettres.

La mort de son père le laissa, jeune encore, à la tête d'une fortune considérable. Mais ce qu'il estimait le plus parmi ces biens, c'était une riche collection de livres qu'il s'efforça d'augmenter. Son goût pour l'étude lui fit faire des progrès rapides, et bientôt il dût aller chercher, loin de sa ville natale, des maîtres plus capables. La patrie des Aristippe, des Carnéade, des Eratosthène, n'avait plus de philosophes et de savants pour soutenir sa gloire passée. «Si chère que me soit Cyrène, dit-il, je dois convenir «qu'elle est devenue, je ne sais comment, rebelle à la «philosophie [1].» Il alla donc à Alexandrie, un des foyers littéraires et scientifiques du temps, chercher les maîtres que sa patrie ne pouvait lui fournir.

C'était le moment où la célèbre Hypatie, fille du mathématicien Théon, également versée dans les mathématiques, l'astronomie et la philosophie, enseignait avec autant d'éclat que de succès les doctrines des Ammonius, des Plotin et des Porphyre. Le jeune et sensible Cyrénéen partagea bien vite l'enthousiasme passionné des nombreux auditeurs que la belle vierge philosophe attirait à ses leçons. Aussi, de retour à Cyrène, écrivait-il à un de ses amis : «Comment Homère aurait-il chanté notre voyage, «nous à qui il a été donné de vérifier des merveilles dont «le récit nous paraissait incroyable? Nous avons vu, nous «avons entendu celle qui préside aux mystères sacrés de «la philosophie [2].»

[1] Lettre 139. — Toutes nos indications se rapportent à l'édition complète des œuvres de Synésius, par le P. Pétau, publiée en 1640.

[2] Lettre 139.

Hypatie jugea digne de son intimité l'enthousiaste disciple, qui resta fidèle toute sa vie à cette noble et pure amitié. On en trouve des preuves touchantes dans sept lettres de Synésius, adressées à la *philosophe,* qu'il appelle *sa bienfaitrice, son maître, sa sœur, sa mère,* à défaut d'autre titre témoignant mieux sa vénération. C'est à elle qu'il envoie ses œuvres pour savoir si elles méritent les honneurs de la publication. C'est encore au cœur de sa chère Hypatie que le philosophe devenu évêque ne craint pas de confier ses douleurs de père, après la perte de ses enfants.

Sous la direction d'un maître si aimable, Synésius étudia les mathématiques, l'astronomie, la philosophie, l'éloquence, et se distingua par son aptitude à embrasser également toutes les sciences.

De retour dans sa patrie, il entreprit, pour compléter son éducation littéraire et philosophique, un voyage à Athènes, voyage dont il n'eut pas à se féliciter. Lorsqu'il y arriva, tout joyeux de toucher le sol sacré de l'Attique, il fut cruellement désappointé. Les écoles, jadis célèbres, étaient désertes, la philosophie n'y était plus enseignée. Athènes ne vivait plus que du souvenir de ses gloires d'autrefois. «Athènes, écrivait-il à son frère, qui fut jadis «la demeure des sages, n'est illustrée aujourd'hui que par «des fabricants de miel, et par ce couple de sages *Plutar-*«*chiens* qui attirent les jeunes gens au théâtre, non par «l'éclat de leur éloquence, mais avec des pots de miel de «l'Hymette.» (L. CXXXV).

Peut-être Synésius fit-il ce voyage en 396 après la dévastation de la Grèce par les Goths, ce qui ferait comprendre, jusqu'à un certain point, l'état déplorable d'A-

thènes, la seule ville pourtant que les barbares eussent épargnée [1].

Trompé dans ses espérances, il s'empressa de rentrer dans sa patrie, où il se livra tout entier à ses goûts favoris : l'étude, l'agriculture, la chasse, la poésie. On peut rapporter à cette époque ses premiers essais poétiques, les *Cynégétiques*, poëme célébrant les plaisirs de la chasse, fort goûté de ses jeunes contemporains, mais perdu pour nous. A côté de ses talents poétiques, Synésius eut probablement occasion d'en faire connaître d'autres plus solides, soit au barreau, pour rendre service à des amis ou à des malheureux (il ne fut jamais avocat de profession), soit de toute autre manière. Toujours est-il que ses mérites attirèrent les yeux sur lui, et dans des circonstances désastreuses pour Cyrène, ses concitoyens lui confièrent le pénible honneur de faire parvenir jusqu'à l'empereur les plaintes de la malheureuse Pentapole.

Cette province autrefois si florissante était maintenant couverte de ruines. Tous les maux à la fois s'abattaient sur elle. Les mêmes fléaux qui de nos jours désolent le nord de l'Afrique, y étendaient leurs ravages du temps de Synésius. Comme l'Algérie naguère et ces jours derniers, la Cyrénaïque de 395 vit les sauterelles détruire ses moissons et ses arbres, les tremblements de terre renverser ses villes. A ces calamités vinrent se joindre celles de la guerre et de la famine à la suite de l'invasion des Auzuriens et des Maziques. Pour comble d'infortune, jamais plus mauvaise administration : les lois violées, les tribunaux impuissants, le faible opprimé par le fort, les hon-

[1] M. Chastel, *Histoire de la destruction du paganisme en Orient*, p. 250.

nètes citoyens calomniés et poursuivis par les délateurs, la province toute entière dans l'impossibilité de s'acquitter envers le fisc impérial.

Pour remédier à de si grandes misères, on résolut d'envoyer une ambassade à Constantinople, chargée de réclamer des secours contre les barbares, des réformes administratives et la remise des impôts. On confia cette mission à Synésius. Il partit vers la fin de l'année 397.

Alors règnait à Constantinople le faible Arcadius, tout à la merci de sa femme, de ses courtisans, et dont les ministres tout-puissants étaient un eunuque, Eutrope, ou un chef barbare, le goth Gaïnas. Pour arriver jusqu'à l'empereur, Synésius dut éprouver bien des déboires, essuyer peut-être les dédains des favoris. Il fait mention quelque part des nuits passées sur un tapis à la porte du palais. Aussi plus tard, il considérait les années passées à Constantinople comme les plus tristes de sa vie [1].

Sa mission eut d'abord peu de succès, mais à force de persévérance il parvint à se faire des amis puissants qui lui facilitèrent l'accès du trône. Le député de Cyrène put enfin plaider la cause de sa patrie devant l'empereur lui-même et toute sa cour. En présentant à Arcadius la cou-

[1] «O roi du vaste univers, s'écrie-t-il, je viens m'acquitter du vœu que j'ai fait en Thrace, où pendant trois ans j'ai habité près de la royale demeure qui commande à la terre. Infortuné ! que de fatigues, que de tourments j'ai endurés, quand je portais sur mes épaules tout le poids de la patrie qui m'a donné la naissance ! Chaque jour, dans les luttes que je soutenais, la terre était arrosée de la sueur de mon corps ; chaque nuit, ma couche était inondée des ruisseaux de larmes qui coulaient de mes yeux. J'allais dans tous les temples élevés à ta gloire, ô tout-puissant ! Suppliant je me prosternais, je mouillais le sol de mes pleurs et je conjurais les dieux tes ministres, de ne point permettre que j'eusse entrepris en vain ce voyage.» (Hymne III, v. 427 et sqq., traduct. de M. Druon).

ronne d'or que ses concitoyens l'avaient chargé de lui remettre, Synésius prononça *le discours de la royauté ;* à propos duquel il a pu dire avec raison : «Guidé par un «esprit divin, j'ai paru devant l'empereur où j'ai parlé «avec plus de liberté que n'a jamais fait aucun grec [1].» Au nom de la *philosophie,* il trace au prince quels sont ses devoirs de roi, signale avec courage les vices qui minent sourdement l'empire, censure le luxe de la cour, la frivolité des courtisans, et surtout, s'élève avec force contre l'admission des barbares aux hautes dignités de l'État. Bien des fois dans ce discours, l'orateur a su trouver des accents d'une véritable éloquence, que nous serions heureux de reproduire ici, si les proportions et le but de notre travail ne nous interdisaient toute citation de ce genre.

La seule observation qu'il nous soit permis de faire, c'est que l'auteur païen ne se fait presque pas sentir dans ce discours. Il se sert du mot *Dieu* dans un sens presque toujours monothéiste. Il dit même en parlant des dénominations de Dieu, «qu'on n'a pu encore trouver aucun nom qui soit adéquat à sa nature [2].» Faut-il ne voir dans ce fait que l'influence indirecte de ses auditeurs, dont la qualité de chrétiens lui aurait imposé ces précautions oratoires, ou bien faut-il admettre avec quelques historiens une influence plus réelle du christianisme ? Si de longtemps il ne fit pas profession d'être chrétien, et si ses écrits ultérieurs nous le montrent encore attardé dans les idées païennes, cependant il est permis de présumer que son séjour à Constantinople ne fut pas complètement étranger à sa conversion. En particulier on pourrait ad-

[1] *Songes,* p. 148, D

[2] *De regno,* p. 8, C

mettre, avec Néander [1], d'une manière fort vraisemblable que Synésius emporta des prédications de S^t^-Jean Chrysostome, que certainement il a dû entendre, des impressions religieuses dont les fruits devaient mûrir plus tard.

La mission de Synésius était à peu près terminée, lorsqu'un violent tremblement de terre le décida à partir sur le champ (400). De retour en Afrique, il y retrouva la guerre. Les barbares avaient reparu; les secours, qu'il était allé demander, se faisaient probablement attendre. Synésius se souvint alors qu'il descendait des Spartiates, ranima le courage des habitants et l'ennemi fut repoussé.

La sécurité revenue, il put retourner à la campagne et reprendre ses chères occupations. On peut placer à cette époque quelques-uns de ses hymnes. Ainsi la poésie apportait une diversion agréable aux travaux plus rudes de la chasse et de l'agriculture. Tout lui souriait alors. Il menait une vie calme et heureuse loin du tracas des villes, faisant tout le bien qu'il pouvait. Il instruisait ses esclaves, se contentant pour tout châtiment de renvoyer ceux qui se montraient rebelles à ses leçons [2]. Ses nombreuses lettres témoignent suffisamment de sa fidélité aux devoirs de l'amitié; c'est pour ses amis qu'il use de son crédit à la cour et auprès des grands de l'empire.

Sans qu'on sache au juste les raisons qui le déterminèrent à quitter une vie si tranquille, Synésius alla rejoindre son frère *Evoptius* à Alexandrie. Il y retrouva d'anciens amis et surtout Hypatie. Pendant ce séjour à

[1] Neander, *La vie chrétienne dans les premiers siècles de l'Église*, trad. par Alph. Diacon, revue par J. J. L. Valette. Lausanne, 1864.

[2] Lettres 32, 145.

Alexandrie, il composa le *Traité des songes*[1] et le *Dion*. Ce dernier ouvrage est une apologie de sa manière de vivre en philosophe-poëte, indépendant de tout le monde, et renferme une critique assez mordante des habitudes littéraires des rhéteurs du temps. Libanius lui-même n'y est pas épargné. Mais un fait bien autrement important fut son mariage, préparé par les soins de l'évêque Théophile. Voici comment M. Druon s'exprime à cet égard. «Animé, dit-il, en parlant du patriarche d'Alexandrie, d'une ardeur de prosélytisme qui allait souvent jusqu'à la violence, habile, adroit, éloquent, quand la passion ne l'emportait point, il ne put voir, je pense, sans un secret désir de le conquérir au christianisme, ce descendant d'une illustre famille, riche, considéré, célèbre par ses talents. Comment s'établirent les relations de Synésius avec Théophile? Nous l'ignorons; mais elles durent être assez intimes, à en juger par le respect et la reconnaissance que Synésius témoigne partout pour l'archevêque d'Alexandrie. Ce fut peut-être à la suite de ces entretiens que les premiers germes de la foi chrétienne furent déposés dans son âme; ses croyances platoniciennes allaient insensiblement faire place à des dogmes plus positifs, et dès lors sous le philosophe commença à apparaître le néophyte. Al'autorité de ses conseils, le patriarche ajouta un moyen de persuasion plus doux, mais non moins sûr; lui-même il maria Synésius[2]. Lui donner une épouse chrétienne, n'était-ce pas déjà le gagner à moitié à la cause du christianisme? Sur une âme tendre et

[1] Dans son *De insomniis*, Synésius cherche à prouver que les songes sont le moyen le plus facile, le moins dispendieux, le plus sûr de connaître l'avenir.

[2] Lettre 105.

aimante, l'influence de la femme devait à la longue être irrésistible : c'était comme un apôtre attaché au foyer domestique [1].»

Cette influence d'une femme tendrement aimée ne fut pas cependant immédiate; car dans son *Dion* et son *Traité des songes,* postérieurs à son mariage puisqu'il y parle d'un fils sur le point de naître, il n'est pas chrétien. Et si, dans le premier, il accorde des éloges aux moines d'Égypte, la critique qu'il ajoute laisse voir suffisamment qu'il est encore éloigné des idées chrétiennes [2].

Au bout de deux ans passés en Égypte il revint à Cyrène (405). Il était à peine arrivé, que par suite de l'incurie d'un nouveau gouverneur, le lâche et cupide Céréalius, les barbares renouvelèrent leurs attaques. Poursuivant des succès, rendus faciles par l'absence de soldats et l'inertie sans égale de ce gouverneur, ils osèrent assiéger Cyrène[3].

Dans cette autre guerre Synésius s'acquit de nouveaux droits à la reconnaissance de ses concitoyens. Par son courage et son habileté on parvint à repousser l'ennemi [4]. Le danger passé, heureux d'avoir été utile à sa patrie, Synésius s'empressa de fuir les soucis de la vie publique pour consacrer ses nouveaux loisirs à la philosophie, à la poésie et à l'éducation de ses enfants [5]. Mais bientôt l'occasion s'offrit aux habitants de la Pentapole, de témoigner à leur vaillant défenseur, la grande estime qu'ils avaient

[1] Ouvrage cité de M. Druon, p. 31.

[2] *Dion,* p. 46-50.

[3] Lettre 130.

[4] Lettre 133-132.

[5] Lettre 55, 111. A cette époque. 407 ou 408, Synésius avait trois enfants.

pour ses talents et ses vertus. Ptolémaïs, métropole de la province, perdit son évêque, et ce fut Synésius que la voix unanime du peuple lui désigna pour successeur.

Quelque honorable que fut pour lui ce choix des habitants de Ptolémaïs, Synésius devenu chrétien depuis peu, ne voulait pas accepter une charge, dont il ne se sentait ni digne ni capable de remplir les difficiles devoirs. Pour la repousser loin de lui, il arguait, entre autres motifs, de son peu de connaissance des *écritures,* et surtout de la divergence entre certaines de ses opinions philosophiques et le dogme chrétien; opinions qu'il ne pouvait ni ne voulait consentir à sacrifier [1].

Mais avant de suivre dans ses détails l'élection de Synésius, il nous semble préférable d'interrompre ce récit biographique, pour donner un court et rapide exposé des doctrines philosophiques et religieuses de l'auteur. Les ouvrages, qui les renferment, ont été composés avant son épiscopat [2]; il est nécessaire par conséquent de ne pas mettre sur le compte de l'évêque les idées qui n'appartiennent qu'au philosophe. De cette façon de procéder résultera, espérons-nous, une facilité plus grande de comprendre ses hésitations, et en même temps d'apprécier sous toutes ses faces une figure à tant de points de vue si intéressante. L'épiscopat forme d'ailleurs, dans la vie de Synésius, une période si tranchée, que l'unité et l'intérêt de notre travail ne perdront rien par l'adoption de ce plan.

[1] Lettre 105.

[2] De tous les ouvrages de Synésius, on ne peut rapporter au temps de son épiscopat que les deux ou trois derniers hymnes, et encore c'est douteux, environ 40 lettres, les deux catastases, et deux fragments d'homélies.

Idées philosophiques et religieuses de Synésius.

En essayant de donner un aperçu des idées philosophiques et religieuses de Synésius, nous ne comptons pas exposer toutes les idées philosophiques de notre auteur; nous nous en tiendrons à celles qui, appartenant plus spécialement à la philosophie religieuse, intéressent à ce titre le théologien, et nous laisserons de côté les autres de ces idées dont l'intérêt est purement philosophique. Ainsi se trouve naturellement éliminé de notre étude un ouvrage assez important de Synésius, le *Traité des songes,* qui renferme une théorie de l'imagination particulière à l'auteur, intéressante sans doute, mais peu en rapport avec notre but. Notre attention se portera plus spécialement sur le *Livres de l'Egyptien* ou de *la Providence,* et sur le *Recueil des hymnes.*

De l'Égyptien ou de la Providence.

Les études préliminaires sur l'*Egyptien* nous arrêteront peu, pour ce motif, que la théorie de la Providence, qui y est exposée en quelques pages seulement, sera analysée plus tard, et que le reste de l'ouvrage n'est qu'une espèce de roman historique, dans lequel Synésius raconte, sous le voile d'une allégorie assez transparente, quelques événements qui se passèrent de son temps à Constantinople. Il nous suffira de savoir que, des deux livres qui le composent, le premier, qui renferme la théorie de la Providence, a été écrit à Constantinople, en l'année 400.

Les hymnes.

Les *hymnes* méritent plus d'attention. Le recueil se compose de dix hymnes d'assez inégale étendue et de

versification différente. Ils ont été composés à des intervalles de temps les uns des autres. Deux fournissent eux-mêmes les données suffisantes pour fixer la date approximative de leur composition ; ce sont : le III^e^, qui date de l'anné 401, et le VIII^e^, de l'année 405 ou 406. On ne possède aucune donnée sur les huit autres ; mais d'après l'analogie des idées, on peut les rapprocher de ces deux-là, et on obtient ainsi deux groupes distincts. Dans le premier groupe, comprenant les quatre premiers hymnes[1], un fond chrétien très-vague est noyé dans des idées alexandrines et gnostiques; tandis que dans le second groupe le christianisme est beaucoup plus épuré. Celui-ci comprend les six autres. Toutefois on pourrait considérer le sixième et le cinquième comme marquant une espèce de transition [2]. Une simple observation, moins superficielle qu'elle peut paraître au premier abord, nous semble justifier cette division.

Dans les quatre premiers *hymnes,* c'est Dieu, comme première hypostase de la trinité, que le poëte chante avant tout; et s'il lui arrive d'associer le Fils et le S^t^-Esprit aux honneurs rendus à Dieu, remarquons que dans ces quatre hymnes, il ne leur adresse jamais des prières et des vœux

[1] Nous rapprochons les deux premiers hymnes du III^e^ plus que ne le fait M. Druon. Les raisons qu'il donne ne nous paraissent pas suffisantes pour les reculer jusqu'en 396; remarquons, en effet, que les idées sont les mêmes; de plus, ne retrouve-t-on pas un écho des ennuis de Synésius à la cour, dans ces mots : «Qu'est-ce en effet que la force, la beauté, *l'or, la réputation, les pompes des rois,* au prix de la pensée de Dieu.» (Hymne I, v. 16-19.)

[2] Comme M. Druon, nous pensons que Synésius a composé tous ses *hymnes* avant son épiscopat. D'ailleurs, le 7^e^, le 9^e^ et le 10^e^, qui seuls pourraient à la rigueur dater de l'épiscopat, sont si exclusivement chrétiens qu'ils ne nous occuperont guère.

réservés au Père seul. L'intention est tout-à-fait marquée à la fin du IV^e^ hymne, où, sur le point d'exprimer ses vœux, le poëte laisse subitement de côté le Fils, qu'il vient de louer assez longuement, pour introduire de nouveau le Père et l'invoquer.

Cette observation prend encore plus de relief, si l'on remarque qu'à partir du sixième, que nous plaçons en date avant le cinquième, et dans lequel les idées changent sensiblement, le premier rang dans les louanges de Synésius n'est plus accordé au Père, mais au Fils; c'est le Fils qui devient l'objet principal de ses chants, c'est à lui que s'adressent désormais ses prières. Cette intention bien évidente, correspondant à une modification dans les idées, nous indique suffisamment le moment où l'influence chrétienne devient dominante dans la pensée de l'auteur, pour que, voulant chercher à retracer ses vues originales, nous les demandions particulièrement aux hymnes dans lesquels cette influence se fait le moins sentir.

M. Druon ne retrouve pas cette influence chrétienne dans les quatre premiers hymnes [1]. M. Villemain, au contraire, dans son *Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e^ siècle,* et dans un article du *Journal des savants* de 1856, et avec lui MM. Grégoire et Colombet, dans la préface de leur traduction française des *hymnes,* semblent vouloir faire de toutes les poésies de Synésius des poésies complétement chrétiennes. Nous pensons qu'il est préférable, tout en reconnaissant une influence indirecte et générale, inconsciente, si l'on veut, mais réelle, du christianisme sur ces *quatre hymnes,* de leur conserver en entier le caractère *philosophique néoplatonicien.*

[1] M. Druon, ouvrage cité, p. 106 et sqq.

La première partie de notre thèse trouvera un peu plus loin sa justification ; et quant à la seconde, il suffit, nous semble-t-il, de lire attentivement les hymnes en question, pour voir que ce n'est pas une pensée chrétienne qui les a inspirés. La religion de l'auteur n'est point encore le christianisme, tant s'en faut; c'est la philosophie mystique et idéaliste des Alexandrins, mêlée de quelques idées gnostiques valentiniennes; de plus, cette philosophie très-nuageuse encore, mais cependant moins dialectique que celle des Plotin et des Porphyre, révèle, d'une manière beaucoup plus accentuée, la tendance générale des philosophies de l'époque à devenir une religion positive. C'est sur ce dernier point que se fait sentir l'influence chrétienne. Il est très-difficile, d'ailleurs, comme le dit Baur[1], de bien définir quelle est la part véritable à faire aux différentes idées néoplatoniciennes, gnostiques et chrétiennes dans l'éclectisme accommodant de Synésius.

De plus, l'auteur, en voulant faire entrer dans un cadre poétique les théories métaphysiques les plus abstraites, n'a pas toujours réussi, en les chantant, à répandre une grande clarté sur des doctrines que la plus prosaïque exposition a beaucoup de peine à rendre un peu intelligibles.

Trinité des hymnes.

Comme tous les néoplatoniciens ses maîtres, Synésius a une *Trinité* dans son système philosophique; mais rien de plus difficile à caractériser que la trinité des *hymnes*.

Si l'on s'arrête aux efforts que fait l'auteur pour exprimer le mystère qui entoure l'ineffable profondeur du

[1] Dr Ferd. Chr Baur, *Die christliche Kirche der III-VI Jahrh.*, p. 52-59.

Dieu-Père, à la fois «père et fils, père et mère, mâle et «femelle, unité des unités, nombre des nombres, centre «des êtres, centre de tout, racine du monde, voix et si-«lence, source de la sagesse, père du monde, etc.[1],» et que l'on presse ces expressions, on pense à la première hypostase des Alexandrins ou au *bythos* des Valentiniens. D'autre part, si l'on ne s'attache qu'à l'idée que le poëte veut rendre manifeste par cette surabondance d'expressions, dont pas une ne lui paraît suffisante pour définir la nature insondable de Dieu, on peut y voir simplement le Dieu chrétien. On arrive à cette dernière conclusion, si on s'attache à certains passages, qui respirent le monothéisme sabellien, comme quand il dit : «Une seule source, «un seul principe brille sous une forme trois fois resplen-«dissante, μία παγὰ, μία ῥίζα, τριφαὴς ἔλαμψε μορφά[2];» ou le pur trinitarisme des pères, dans ces paroles : «Je te «chante, o unité; je te chante, o trinité. Tu es unité, bien «que tu sois trinité; tu es trinité, quoique tu sois unité. «Mais cette division intellectuelle conserve encore indivi-«sible ce qui est divisé[3].» Ne croirait-on pas entendre un écho des controverses chrétiennes sur la trinité ?

Partageant cette dernière impression, nous pensons que la trinité des hymnes se rapproche davantage du dogme de Nicée que de la trinité alexandrine. M. Druon soutient l'opinion contraire[4]. Il croit pouvoir assimiler le fils, qui a le rôle de créateur dans les hymnes, à la troisième hypostase de Plotin, à son Δημιουργὸς à sa ψυχὴ ὑπερκόσ-

[1] Hymne III, v. 150-205; IV, v. 60-65, et passim.

[2] Hymne II, v. 25-26.

[3] Hymne IV, v. 117-120; III, v. 214-218.

[4] M. Druon, p. 107.

μιος; et il fait de l'αγια πνοια de Synésius la deuxième hypostase alexandrine, parce que cet Esprit saint remplit un rôle de conciliation entre le Père et le Fils et surtout parce qu'il sort seulement du Père, tandis que dans la trinité chrétienne le Saint-Esprit procède à la fois du Père et du Fils. Le dernier argument de M. Druon tombe devant cette simple observation, que dans les symboles de Nicée[1] et de Constantinople, les seuls en vigueur du temps de Synésius, le Saint-Esprit ne procède que du Père. Ce n'est qu'à partir du concile de Tolède (400) et du Symbole d'Athanase (vers 480) que fut officiellement adopté dans l'Église d'Occident le *filioque* qu'a toujours repoussé l'Église d'Orient. En outre ce qui établit, selon nous, une différence entre la trinité des hymnes et celle de Plotin, c'est l'absence, dans celle-là, de la doctrine de l'émanation[2] qui relie successivement l'une à l'autre les trois hypostases alexandrines. Pour Synésius, en effet, le Père engendre le Fils, tout comme dans le dogme de Nicée ; mais le Fils n'engendre pas à son tour la dernière hypostase comme cela a lieu chez les Néoplatoniciens. On ne retrouve pas davantage la série alexandrine, si à l'imitation de M. Druon, on fait de l'αγια πνοια de Synésius la deuxième hypostase de sa trinité; car alors on a une seconde hypostase non engendrée par la première, puisqu'il n'y a qu'un Fils, laquelle seconde hypostase n'engendre pas non plus la troisième, celle-ci ne pouvant avoir deux pères à la fois.

Le S^t^-Esprit n'étant engendré ni par le Père ni par le

[1] Le symbole de Nicée ne parle pas de la procession du S^t^-Esprit.

[2] L'émanation, que nous ne trouvons pas dans la trinité de Synésius, fait pourtant partie des idées de l'auteur; on en trouvera la preuve un peu plus loin, à propos des divinités inférieures.

Fils : d'où vient-il donc ? Synésius nous dit, qu'il est le conseil βουλή, la volonté ἰότας du Père; qu'il *préside au mystérieux enfantement du Fils par le Père;* il l'appelle même, «enfantement sublime du Fils par le Père[1],» et non content d'avoir répandu si peu de clarté sur la troisième hypostase, il emprunte à Valentin une de ses théories et s'exprime ainsi : «Verbe que je chante, ainsi que le «Père souverain, c'est l'ineffable Pensée du Père qui te «donne le jour et tu es le Verbe conçu du Père[2].» Ici la troisième hypostase serait donc le principe *femelle* et concourrait avec la première à produire la seconde. Que conclure de tout cela ? et comment exprimer la relation qui unit le S^t^-Esprit au Père ? Il nous semble que le terme de *procession,* emprunté au dogme chrétien, sans ajouter à l'idée une clarté qu'il n'a pas lui-même, est le seul qui puisse la faire comprendre jusqu'à un certain point.

Une Trinité composée d'un Père qui engendre le Fils et d'un S^t^-Esprit procédant du Père offre quelques ressemblances importantes avec la trinité chrétienne ; mais la difficulté même que nous avons eu à obtenir ce résultat nous prouve suffisamment, que la première portion des hymnes n'appartient pas à une pure inspiration chrétienne. Ces assertions qui nous paraissent les légitimes conséquences de ce qui précède, reproduisent sous une autre forme la double thèse énoncée plus haut, et qui, nous l'espérons va recevoir une nouvelle confirmation de ce qu'il nous reste à dire sur le rôle de chacune des hypostases de Synésius considérées en elles-mêmes.

[1] Hymne IV, v. 87-1000.

[2] Hymne IV, v. 130-135.

§

L'étude du Dieu Père produit un singulier résultat. Plus on veut la compléter et moins on sait à quoi s'en tenir ; tant il est vrai que le poëte finit par rendre son Dieu méconnaissable, en réunissant sur lui toutes les caractéristiques possibles et imaginables. Tantôt, en effet, c'est le Dieu abstrait de Plotin, l'unité simple, la monade des monades, le nombre des nombres, le Dieu siégeant par delà les espaces célestes dans son éternelle immutabilité. Tantôt c'est le *bythos* ineffable de Valentin, le propater, le père, la mère, le mâle, la femelle, la voix, le silence. Pourtant ce Dieu tout à l'heure immuable devient aussi créateur, père du monde, bien plus il entend les prières qu'on lui adresse : «Donne-moi une glorieuse félicité, lui «crie son poëte, donne-moi l'éclat brillant d'une vie tran«quille, écarte loin de moi l'indigence, repousse loin de «mon corps les maladies;» et encore : «Coupe les chaînes, «relâche les liens des doubles passions, ces liens avec «lesquels la trompeuse nature incline les âmes vers la «terre. Fais que, me dérobant aux dangers du corps, je «puisse d'un vol rapide m'élancer jusque dans ton palais, «jusque dans ton sein, d'où l'âme tire son origine[2].»

Ces prières, ces vœux qui reviennent constamment dans les hymnes, Plotin les eut-il adressés à son Dieu ? ou, s'il les eut adressés, ne se seraient-ils pas arrêtés à moitié chemin[3] ?

[1] Hymne II, v. 79-85.

[2] Hymne III, v. 705-715.

[3] Dans le système de Plotin c'est à la troisième hypostase qu'est attribué le rôle de la Providence. Voir M. Jules Simon, *École d'Alexandrie*, p. 464 et sqq.

Dans le caractère de Dieu providence se trahit l'influence du christianisme ; la conception du Dieu providence des *hymnes,* nous le verrons, n'est pas la même que celle du *traité de l'Égyptien.*

Mais il faut l'avouer, on demanderait en vain au poëte des *hymnes* de nous dire au juste quel est son Dieu. Qu'il nous suffise d'avoir fait notre possible pour montrer clairement quelles influences se disputent la pensée de Synésius.

Nous ne reviendrons pas sur la troisième hypostase; ce que nous pourrions dire encore, ne parviendrait pas à répandre une plus grande lumière sur l'idée que nous en avons déjà.

§

La personnalité du Fils mérite plus d'attention, car c'est elle qui relie l'une à l'autre les deux portions des *hymnes.*

Selon Synésius la deuxième hypostase participe à la complète divinité du Père, elle est «l'ineffable fils d'un «père ineffable ;» elle partage l'éternité de la première : «le temps aux flots immenses n'a pas connu sa naissance «merveilleuse ; il a toujours apparu avec le Père le Fils «toujours né qui devait naître[1] ;» elle est «la sagesse «créatrice σοφιὰ κοσμοτεχνιτις, le verbe λογος, le premier en-«gendré de la première racine, et la racine de toutes les «choses qui furent créées depuis sa glorieuse naissance[2].»

D'aprés ces citations et bien d'autres, qu'on pourrait ajouter, on voit que la seconde hypostase de Synésius appartient encore exclusivement au domaine spéculatif

[1] Hymne III, v. 239 et 240; Hymne III, v. 248-257.

[2] Hymne II, v. 30; IV, v. 136-140.

de la philosophie ; rien n'y fait soupçonner le Dieu fait homme. Cependant remarquons que dans Synésius plus que dans Plotin[3] la caractéristique particulière à la seconde hypostase, c'est sa qualité de Fils. Υιος est son nom distinctif, les autres noms qu'il lui donne n'en sont que les attributs. Ne pourrait-on pas, dans ce fait, voir encore une fois l'influence chrétienne ? En tout cas, on comprend que ces idées sur la deuxième personne de sa trinité aient pu faciliter à Synésius l'acceptation du dogme de Nicée. Sa trinité philosophique offrait un cadre conforme aux idées d'Athanase; il est donc tout naturel qu'il les ait adoptées, en devenant chrétien, de préférence aux idées ariennes, pour lesquelles nous le voyons manifester plus tard une répulsion très-vive [2]. Mais le christianisme spéculatif de Synésius ne fut, du moins pendant quelque temps, qu'un compromis entre la philosophie et les idées chrétiennes. Il est facile de le constater dans les cinquième et sixième hymnes.

Qu'y voyons-nous en effet? Le sixième est un chant spécialement consacré au Fils, et témoigne par là même que celui-ci a déjà pris une place importante dans la pensée du poëte; toutefois ce *noble fils* du *Dieu immortel,* ce *fils unique* engendré du *Père unique,* conserve encore toute sa couleur spéculative; rien n'y marque un pas de plus vers le christianisme. Le cinquième, à son tour, est aussi consacré au fils, mais au fils «de l'épouse qui n'a

[1] Nous avons étudié la trinité de Plotin dans l'*Histoire de l'école d'Alexandrie,* par M. Jules Simon. Paris, 1845.

[2] Les Eunomiens, les partisans les plus radicaux d'Arius, sont les seuls hérétiques mentionnés dans les ouvrages de Synésius. Le zèle de l'évêque de Ptolémaïs à les poursuivre témoigne de son attachement à la foi de Nicée

pas connu les liens d'un hyménée mortel,» et désigné plus clairement par son nom de *Christ*. Cette fois, impossible de s'y tromper, c'est la deuxième hypostase de Nicée que chante Synésius; et cependant, enlevez de l'hymne cette phrase et ce nom trop explicites, et vous aurez le même fils que dans le sixième. Car voici ce qu'on y trouve : «les «conseils ineffables du Père ont présidé à sa naissance ; «cette naissance ineffable a devancé l'origine des siècles ; «il est la lumière primitive. C'est lui qui a créé le monde, «arrondi les astres éclatants, affermi le centre de la terre;» et le S^t^-Esprit y est encore le *centre* du Père et du Fils.

Enfin les vœux, qui terminent les deux chants, également adressés au Fils, partent du même cœur et témoignent d'une manière évidente que la fusion des idées philosophiques et chrétiennes, qui s'est opérée dans l'esprit de l'auteur, a précédé un changement plus profond de son cœur; car la prière est également peu chrétienne dans les deux hymnes.

Cette facilité avec laquelle Synésius transporte sans modification de fond sa seconde hypostase dans la trinité chrétienne prouve une dernière fois la parenté des deux trinités.

De l'âme du monde. Anges et démons.

A la personne du Fils, Synésius dans quelques passages de ses hymnes paraît identifier l'âme universelle qui, selon lui, anime le monde, mais dans d'autres il l'en sépare pour en faire une divinité à part comme cela nous paraît visible dans les vingt premiers vers du deuxième hymne. Bien qu'il soit difficile de déterminer au juste ce qu'est cette *âme du monde*, elle existe et c'est d'elle que

notre auteur fait sortir toute une série de divinités inférieures émanant les unes des autres.

Au bas de cette série se trouvent les démons, intelligences déchues, mais asservies à la puissance de la matière. A côté de ceux-là, il y a d'autres démons directement enfantés par la nature et dont l'origine n'a rien de divin. Au sommet de cette hiérarchie et sortant immédiatement de l'âme du monde, sont les esprits bienheureux qui chantent les louanges de la trinité et vivent dans la contemplation de la beauté par excellence. D'autres d'un degré inférieur, dirigent les astres et maintiennent l'ordre dans l'univers. Dieu a placé partout des ministres chargés d'exécuter ses volontés : ce sont les anges dont les uns lui portent nos prières et deviennent les protecteurs des hommes, d'autres veillent sur les villes et les différents pays[1].

Devenu chrétien, Synésius garda ses idées sur les anges et les démons, comme on peut s'en assurer par son discours contre Andronicus, où la *peste,* la *famine,* la *guerre,* tous les fléaux en général, ne sont que des démons déchaînés sur la terre[2] ?

A cette hiérarchie céleste, qu'on vient de voir, se rattache la doctrine philosophique de Synésius sur la providence, dont l'exposition trouve naturellement ici sa place.

De la Providence.[3]

Le Dieu supérieur, l'être pur, immuable, ne peut abaisser ses regards jusqu'à la matière et veiller par lui-même au

[1] Hymne II, 54-54 ; III, 269-300, 620-628 ; IV, 44-59, 244-263. *Égyptien,* p. 97-102.

[2] Lettre 57.

[3] *Égyptien,* p. 97-102

gouvernement du monde. Ce soin est dévolu à des dieux inférieurs qui s'arrachent avec peine à la contemplation des beautés intelligibles, source de leur bonheur, et gouvernent l'univers, le ciel et les astres d'après des lois fixes et générales. Mais plus bas, dans la matière livrée à des démons malfaisants, l'ordre ne pourrait exister, si les dieux n'intervenaient plus directement. Aussi lorsque le besoin s'en fait sentir, un dieu donne une impulsion à laquelle la matière obéit d'abord, mais qui va s'affaiblissant par degrés, ce qui nécessite une nouvelle intervention.

Pour bien comprendre ce qui se passe, pensez «à ces «marionnettes, qui s'agitent encore, après que la cause de «leur mouvement a cessé d'agir, mais un instant seule-«ment, parce qu'elles n'ont pas en elles le principe de «ce mouvement qui va s'affaiblissant à mesure qu'il se «prolonge [1].»

Les Dieux interviennent donc à des époques indéterminées pour imprimer la direction nécessaire aux affaires humaines. Après quoi, c'est aux hommes à se servir eux-mêmes des facultés mises à leur disposition, principalement de la force et de la prudence, pour éloigner les démons qui les circonviennent et déjouer leurs funestes entreprises.

Mais inutile de s'adresser aux dieux quand nous pouvons nous défendre nous-mêmes. Ils n'interviennent que lorsque leur œuvre est détruite et que le désordre règne partout. Dès lors le mal inhérent à la matière ne doit pas étonner, et dans la souffrance l'homme ne doit pas accuser les Dieux. Ceux-ci n'empêchent pas les vices de se produire, mais ils ont mis à notre portée les secours dont nous pouvons user pour assurer notre bonheur; à chacun

[1] *Égyptien*, p. 98 C.

de s'aider d'abord soi-même. Pour Synésius «la Provi-«dence n'est pas comme la mère dont la sollicitude «inquiète veille constamment autour du berceau de son «faible nouveau né, mais comme celle qui donne des «armes à son fils adolescent et l'envoie braver les dangers[1].»

Cette théorie, si elle apprend avec raison à l'homme à compter sur ses propres forces, restreint beaucoup trop l'action divine, et même, en prêtant à la providence ce caractère d'intermittence et d'indifférence, qu'on a pu voir, elle s'arrête à une conception tout-à-fait incomplète de la providence générale.

Aussi quel secours, quel soutien dans ses malheurs l'homme peut-il demander à une pareille doctrine? Impossible, en effet, d'y faire une place à la Providence particulière Le Dieu, qui intervient de temps à autre pour règler le sort des états et des nations, ne s'occupe en aucune façon des individus dont les prières se perdent dans le vide.

Armé en guerre par mon Dieu je dois lutter seul et ne compter que sur mon courage pour obtenir la victoire. En vain épuisé d'efforts, chancelant, sur le point de désespérer, j'élèverais les mains au ciel, en vain je pousserais des cris de détresse ; le ciel resterait sourd à mes supplications; l'écho seul répondrait à ma voix, pour me répéter comme au voyageur égaré au milieu des déserts : seul ! toujours seul ! — Une théorie de la providence excluant la prière comme inutile, trouve pour nous dans ce seul fait sa condamnation; mais Synésius lui-même est-il resté fidèle à sa théorie? Nous ne le pensons pas. Ici comme en beaucoup d'autres points à signaler, le poëte des *hymnes* déserte, en pratique, la théorie, ou plutôt, sans

[1] *Egyptien,* p. 102 C.

admettre une contradiction formelle, on pourrait reconnaître un progrès dans les idées des *hymnes,* progrès suffisamment expliqué par l'intervalle de temps qui sépare la composition de ces écrits. La prière que le philosophe repousse de ses théories le poëte, lui fait une large part dans ses hymnes [1].

Contradiction ou progrès, la *Providence* des *hymnes* dépasse la conception du Traité de l'*Égyptien ;* c'est que le poëte, dans ses moments de sainte effusion, oublie les théories philosophiques, la réalité des misères humaines lui apparaissant de plus près quand il interroge son cœur. Et alors même que le Dieu auquel il s'adresse est encore entouré des brouillards de la pensée vague des Alexandrins, Synésius se sent pressé de l'invoquer, et de faire monter jusqu'à lui, à côté des louanges de l'admiration, les humbles accents de la prière.

Ce besoin, il l'éprouve plus vivement à mesure que le christianisme pénètre plus profondément son âme. Sous cette influence ses idées se modifient insensiblement, et plus tard viennent les nouveaux malheurs de Cyrène sa patrie, viennent ses propres infortunes, le philosophe devenu évêque pourra consoler son peuple et reprendre courage lui aussi, en pensant au Dieu Père qui veille constamment sur ses enfants, et dans les mains duquel

[1] Chaque hymne pour ainsi dire n'est qu'une prière ; on n'a qu'à l'écouter : Père ineffable, humble esclave je fléchis les genoux, et je me prosterne à terre les yeux privés de cette lumière dont tu es le dispensateur. Prends pitié, o Bienheureux, d'une âme suppliante, chasse les maladies, chasse les soucis dévorants, le monstre importun de l'enfer, ce démon de la terre, chasse-le loin de ma vie, loin de mes actions. Hymne IV, 234-241; III, 240-260. Voir encore Hymne IV, 241-290 ; III, 506-524 ; II, 75-91, etc.

tous les moyens concourent au bonheur de ceux qu'il aime; en sorte que même les injustices manifestes, même les maux cruels qui désolent l'humanité et pour lesquels nous sommes sans cesse tentés de nous plaindre, sont voulus de Dieu, et doivent tourner en définitive à notre bien. Telles sont, en effet, les idées qu'on trouve dans la première partie du *discours* contre *Andronicus*. La distance qui sépare ces idées du *traité de l'Égyptien* est grande, mais l'auteur avait mis dix ans à y arriver; ainsi le progrès pour avoir été lent n'en aura été que plus solide. Ce progrès que nous venons de constater dans certaines idées de Synésius, ne se montre pas dans toutes, en particulier en ce qui concerne la question de l'âme.

De l'âme.

Pour Synésius l'âme humaine est un germe σπερμα, une étincelle σπινθηρ de Dieu, une goutte céleste λιβας ουρανια, par conséquent une émanation, une parcelle de la grande âme que nous avons vue animer tout l'univers. Cette âme toute spirituelle, pure, participant aux qualités de la source d'où elle est sortie, a été déposée dans un corps qui lui sert d'enveloppe, de prison : «des membres mortels, dit-il, la «retiennent captive; les nuages de la matière l'entourent[1].» En donnant à l'âme une origine divine immédiate, il admet donc qu'elle existe avant le corps. C'est même une des idées auxquelles il est si fort attaché, qu'il s'en fait une espèce de rempart pour refuser l'épiscopat lorsqu'on veut le lui imposer.

L'union de l'âme avec le corps est pour elle comme une chûte, un abaissement, on serait tenté de dire une

[1] Hymne V, 32.

punition. De quoi? On n'en sait rien. Synésius ne s'explique pas clairement là-dessus, nous le voyons dire seulement : «Je suis descendue de toi, c'est l'âme qui parle à «Dieu, pour être mercenaire sur la terre, mais de mercenaire je suis devenue esclave; la matière à su me captiver «par ses artifices magiques [1].»

En tant que venant de la divinité et participant à sa nature, l'âme est dans l'homme le principe du *bien*, et aussi longtemps qu'elle reste pure, elle se rappelle naturellement sa céleste origine, ce qui fait qu'elle est toujours possédée du désir de remonter vers son père; mais les pernicieuses influences de la matière viennent sans cesse combattre ce saint désir. Pour son malheur, en effet, l'âme est unie à un corps, enveloppe grossière, qui apporte avec lui des goûts bas et mauvais, et devient pour l'âme, obligée de vivre avec lui, une source perpétuelle de fautes et de souillures, parce qu'il prête le flanc aux attaques des impurs démons qui se disputent l'empire de la matière [2].

La matière ὕλη est donc ici représentée comme le principe du mal; elle est l'antithèse de l'esprit, elle imprime une souillure à tout ce qui la touche. «Je porte la souillure de la ténébreuse matière, ὑλας κηλιδα φερω,» s'écrie le poëte ; et à chaque page des hymnes nous voyons la matière être la source des ténèbres, de l'erreur. Les passions dépendent aussi de la matière; elles retiennent l'homme avec de terrestres liens, χθονιοις δεσμοις. Le rêve de bonheur du poëte serait de voir son âme complètement débarrassée des entraves du corps, *rompre les charmes de la matière qui la retiennent*, prendre son vol d'une aile plus légère vers les

[1] Hymne III, 571-579.

[2] Voir Neander, *La vie chrétienne*, p. 192.

hauteurs célestes, et se mêler au Père, pour être Dieu dans Dieu même [1].

Le *dualisme* de Synésius est manifeste; cependant s'il restait quelque doute, il s'évanouirait devant ce fait, que c'est à lui que se rattachent très-exactement les trois points, sur lesquels, lors de son élévation à l'épiscopat, il ne se trouvait pas d'accord avec la doctrine chrétienne. *Il admettait la doctrine déja mentionnée de la préexistence de l'âme, et celle de l'éternité du monde; mais il repoussait le dogme de la resurrection des corps, car l'espérance que l'âme sera un jour délivrée du corps, cette source du mal, lui semblait plus facile à expliquer* [2].

Dans cet ordre d'idées le christianisme influa donc très-peu sur Synésius, et le néoplatonicien persista à côté de l'évêque. Cependant les doctrines de l'Église, qu'on pouvait opposer aux siennes, alors même qu'elles n'étaient pas encore bien précisées et bien assises à cette époque, et qu'elles demeurent toujours discutables, n'offraient pas les dangers inhérents à tout dualisme.

En effet, les idées de Synésius sur l'âme amènent comme conséquences, que l'âme en tant que substance distincte du grand Tout n'a qu'une existence transitoire, avec laquelle la personnalité humaine disparaît, en sorte que l'immortalité de l'âme n'est plus qu'une illusion et la vie future qu'un rêve. Tout aussi vite s'en va, avec l'espoir d'une justice divine, l'idée de mérite et de démérite, une des plus importantes en morale. La notion du bien est modifiée en même temps que celle du mal. Le bien n'est plus tout acte

[1] Hymne I, 128 à la fin.

[2] Voir Ritter, *Histoire de la philosophie chrétienne*, trad. de J. Trullard, tome I, p. 168, et Synésius, lettre 105.

libre conforme à la loi morale, mais avec un caractère tout passif, l'effort qu'on fait pour dépouiller son âme de ses attaches matérielles. L'homme remplit le but de sa vie lorsqu'il parvient à isoler complètement son esprit de l'influence de la matière, et la perfection qu'il doit poursuivre consiste dans la contemplation absolue.

Le *mal,* au contraire, consiste dans toute concession faite à la matière et à ses exigences.

Ce sont là des principes qui mènent droit à l'ascétisme [1] de Plotin et de Porphyre, ascétisme qu'on ne doit pas confondre avec celui du monachisme chrétien, à cause de cette différence que les moines (Synésius ne les loue point en cela [2]) regardaient leurs pratiques ascétiques comme des œuvres, tandis que pour le philosophe elles n'avaient aucune valeur en elles-mêmes. De plus l'ascétisme chrétien ne proscrivait pas la pratique des vertus, tandis que pour le philosophe l'unique vertu c'est l'intelligence spéculative. A ses yeux les actes n'ont aucune valeur morale, ils sont tous également frappés de réprobation. Le sage doit se désintéresser de toutes les émotions qui font battre le cœur des autres hommes, il ne doit vivre que de la vie spirituelle, Ἡ δὲ κατὰ νοῦν ζωὴ τέλεος ἀνθρώπου [3].

Mais que ces doctrines, quelque erronées qu'elles puissent paraître, ne nous trompent pas sur la valeur morale du philosophe de Cyrène ; car il faut le dire à son honneur, il ne se laissa jamais absorber complètement par les théories, et la vie pratique ne fut jamais désertée par lui. Nous l'avons déjà vu, citoyen dévoué à la patrie, lui

[1] Si Synésius a partagé en théorie les idées morales des néoplatoniciens, il n'a jamais pratiqué leur ascétisme.

[2] *Dion,* p. 45 et 46.

[3] Lettre 136, p. 274.

sacrifier son repos, ses méditations dès que les circonstances l'exigent. Ambassadeur il obtient pour Cyrène et la Pentapole les faveurs de la cour ; soldat il repousse l'ennemi qui dévaste leurs campagnes. Cette vie publique qu'il aime si peu, que ses amis l'accusent de trop négliger, car il y trouverait gloire et fortune, il la supporte pour leur rendre des services. Le barreau le vit prendre en main la cause des malheureux. Le cœur de Synésius n'est fermé à aucun bon sentiment, tous les mérites du sage de l'antiquité se retrouvent en lui, mais c'était à l'épiscopat à donner la véritable mesure de ses vertus.

Épiscopat de Synésius.

La connaissance générale que nous avons maintenant des idées et du caractère de Synésius nous permet d'aborder plus facilement les questions relatives à son épiscopat.

Nous avons laissé le récit de sa vie au moment ou Synésius fait tous ses efforts pour repousser la charge d'évêque que les habitants de Ptolémaïs l'appelaient à remplir. Entre autres motifs allégués pour décliner un si grand honneur [1], nous avons mentionné les divergences qu'il reconnaissait exister entre le dogme chrétien et ses doctrines propres. Ce fait prouve suffisamment que sa conversion n'avait pas été complète, et que la même indépendance manifestée à l'égard du néoplatonisme, il l'avait conservée en devenant chrétien. De là on peut aussi conclure, ce que de nombreux indices ont déjà fait pressentir, que cette conversion a été amenée par un travail de la pensée, par

[1] On peut voir dans la lettre 105 quelle haute idée il se faisait du sacerdoce chrétien.

le désir bien légitime de connaître la vérité, plutôt que par un besoin du cœur et un réveil de la conscience. Ayant été préservé des écarts de la jeunesse par la nature même de son tempérament, plein de droiture et d'honnêteté, ayant vécu dans la pratique constante du bien et de la vertu, Synésius n'éprouva pas les mortelles angoisses du péché, les troubles de la conscience dans la même mesure qu'un Augustin. Aussi n'a-t-il pas adopté en bloc, dès le premier moment, tous les dogmes chrétiens; le philosophe ne s'est laissé convaincre que peu-à-peu; son passage au christianisme n'a eu rien de violent et de subit, et si pendant qu'il n'était que philosophe païen, il ne s'est pas montré hostile aux chrétiens et ne leur a pas fait la guerre; il n'a pas non plus, devenu évêque, renié avec mépris ses anciennes croyances. C'est la philosophie qui l'amena au christianisme, aussi en disciple reconnaissant lui resta-t-il fidèle toute sa vie. M. Druon adopte des conclusions contraires, et dit qu'en devenant évêque, Synésius a dû renoncer même à ces idées favorites auxquelles nous avons vu qu'il tenait si fort.

Peut-on admettre, avec M. Druon, que les conseils et les instructions du patriarche d'Alexandrie pendant le temps que Synésius passa en Égypte à se préparer à l'épiscopat, ont pu le faire revenir sur les déclarations pourtant si catégoriques, contenues dans la lettre écrite à son frère dès qu'il connaît l'intention de l'Église de Ptolémaïs à son égard[1]? Dans cette lettre il prie son frère, de faire savoir à Théophile sa résolution bien arrêtée de ne pas abandonner la philosophie et les opinions particulières que nous avons mentionnées. Ce sont là des conditions mises à son accep-

[1] Lettre 105.

tation de la charge d'évêque; si bien, «qu'averti de la «sorte le patriarche ne pourra lui en faire un grief plus «tard pour le déposer.»

Ces sentiments de Synésius, quoiqu'en dise M. Druon, les sept mois passés en Égypte ne purent les modifier. Au bout de ce temps il écrit à son ami Olympius [1] «J'aurais «préféré toutes les morts à l'épiscopat; mais puisque la «volonté de Dieu me l'a imposé, je le prie que cette charge «ne me détourne point de la philosophie, mais plutôt m'y «fasse faire de nouveaux progrès.» Il ajoutait: «Je reste «loin des hommes dont je suis l'évêque, jusqu'à ce que «j'aie appris quelle est la nature de ce ministère. S'il peut «s'accorder avec la philosophie, je le remplirai; s'il est con- «traire à toute ma vie et à ma pensée, qu'ai-je à faire que de «m'embarquer et de passer dans la Grèce? car, si j'abjure «l'épiscopat, il me faut renoncer à ma patrie à moins de «vouloir vivre méprisé et maudit au milieu d'une foule «ennemie [2].»

Nous le savons, l'évêque de Ptolémaïs ne déserta pas son poste, il revint au milieu de son troupeau; mais dans son *discours contre Andronicus,* il demande, puisqu'on veut le garder pour évêque, qu'on lui donne au moins un coadjuteur, afin qu'il puisse, tout en étant évêque, avoir des loisirs à consacrer à la philosophie, *σχολῆς δεῖ τῷ μετὰ φιλοσοφίας ἱερατευοντι* [3].» Plus tard encore dans une lettre que M. Druon estime être une des dernières de Synésius, c'est le *philosophe-évêque, φιλοσοφος ἱερευς* [4] qui recommande le général Marcellinus à l'administration de Constantinople.

[1] Lettre 95.

[2] *Id.*

[3] Lettre 57, p. 199.

[4] Lettre 72, p. 205.

D'après son propre témoignage, Synésius est donc resté philosophe en devenant chrétien, et il est difficile d'admettre qu'avec ce titre qu'il se donne, il n'ait pas gardé quelques unes de ses anciennes idées. Qu'on dise après cela, que l'Église n'a *pu*, dans la personne de Théophile, transiger sur des doctrines qu'elle condamnait, c'est là un *a priori* qui n'est pas suffisamment justifié.

Quelle peut être, en effet, cette Église? Est-ce celle d'Orient, qui sous l'influence de Théophile condamne Chrysostome? Mais Théophile lui-même, ce défenseur de la foi si ardent surtout quand sa personnalité est engagée dans le débat, ainsi que cela paraît évident dans sa lutte contre Chrysostome, ne l'a-t-on jamais vu transiger? Comment expliquer sa conduite lorsque des moines d'Égypte dont il a blessé les opinions anthropomorphiques sur Dieu, viennent lui en demander raison avec menaces, et qu'il répond : *en voyant vos visages je vois Dieu?*

C'est encore sur un *a priori* et des considérations de ce genre que M. Druon se base pour repousser catégoriquement l'opinion émise par M. Villemain, adoptée par Chateaubriand et M. Chastel, que Synésius garda sa femme en devenant évêque, comme il en avait posé l'expresse condition à Théophile en ces termes : «Dieu lui-même et «la loi m'ont donné une épouse de la main sacrée de «Théophile. Je le déclare donc hautement, je ne veux «point me séparer d'elle; je ne veux point non plus m'ap«procher d'elle furtivement, comme un adultère ; car de «ces deux actes, l'un répugne à la piété, l'autre est une «violation de la règle. Je désire, je veux avoir un grand «nombre d'enfants vertueux [1].»

[1] Lettre 105, p. 148.

Sans vouloir accorder à la solution affirmative de la question une importance historique qu'elle n'a pas, et sans espérer d'ailleurs arriver à une certitude complète, nous pensons qu'on peut réfuter les arguments *a priori* de M. Druon [1].

Ces arguments sont les suivants, en grande partie reproduits du père Pétau [2].

«Dès les premiers jours de l'Église, dit-il, le 25me canon «des apôtres ne permet qu'aux lecteurs et aux chantres, «c'est-à-dire à ceux qui sont dans les ordres mineurs, de «contracter mariage; et si des prêtres purent continuer de «vivre conjugalement avec les femmes qu'ils avaient é-«pousées avant leur ordination, nous ne voyons point que «la même liberté fut accordée aux évêques.» Observons en premier lieu, que M. Druon, adoptant, lui aussi, une opinion toute faite, attribue une origine apostolique à ce 25me canon; ce qui est très-contestable; attendu qu'on admettra difficilement que les Pères du concile de Nicée se soient permis de formuler des décisions contraires à ce canon, s'ils l'ont connu et connu comme venant des apôtres. En effet, le concile de Nicée[3] sur la motion du vénérable Paphnuce décida qu'on laisserait aux ecclésiastiques la liberté de se séparer *ex mutuo consensu,* ou de ne pas se séparer des femmes qu'ils avaient épousées étant lecteurs, chantres ou laïques. Et parmi ces ecclésiastiques sont compris les *évêques,* les *prêtres,* les *diacres* et les *sous-diacres.*

Les témoignages de St-Jérome et de St-Épiphane que

[1] M. Druon, p. 42 et sqq.

[2] *Synesii opera omnia,* D. Pétau, note sur la lettre 105, p. 85.

[3] *Conciliorum tomus secundus,* Paris 1644, ch. 32.

M. Druon ajoute en faveur de sa thèse n'annullent en aucune façon la décision de Nicée, ils ne font qu'indiquer comme devenant toujours plus précise la tendance de l'Église à exiger du clergé le célibat. Mais on ne peut alléguer aucun décret d'un concile d'Orient qui ait annulé la décision de Nicée avant l'époque de Synésius; et on ne peut davantage s'appuyer sur les décrets du pape *Siricius* en 386, parce qu'ils n'ont jamais eu force de loi dans l'Église d'Orient où le mariage demeura permis aux prêtres[1].

Enfin le fait de la déposition de l'évêque d'Éphèse Antoninus en 399 n'est pas aussi concluant qu'on veut bien le dire. Car, s'il faut en croire *Élie du Pin*[2], des sept chefs d'accusation au nombre desquels figure celui d'*avoir repris sa femme après l'avoir quittée et d'en avoir eu des enfants,* le grief jugé le plus important et qui servit de base au jugement de Chrysostome et des autres évêques fut, «d'*avoir établi la coutume* et d'*avoir presque fait une loi de vendre les ordinations des évêques en proportion de la valeur des évêchés.*» Le grief d'avoir repris sa femme n'aurait donc pas été suffisant pour amener la déposition de l'évêque; et pourtant tel qu'il est formulé ici, ce grief renferme un élément aggravant. En effet, à côté de l'accusation d'*avoir vécu conjugalement* avec sa femme se trouve celle d'avoir manqué à une promesse, condition probable de son ordination, puisqu'il *avait repris sa femme après l'avoir quittée.*

Aucune loi positive de l'Église n'interdisait donc à Synésius de garder sa femme, et il était possible à Théophile

[1] M. Chastel, *Le Christianisme dans les six premiers siècles,* p. 234 et 235.

[2] Élie du Pin, *Bibliothèque ecclés. des cinq premiers siècles,* p. 23.

de passer outre. Cela a-t-il eu lieu? Nous n'avons aucun témoignage positif de Synésius lui-même après son ordination, et chez les historiens postérieurs, jusqu'à quel point peut-on appliquer à Synésius ce témoignage peu précis et peu clair de Socrate[1]: πολλοὶ γὰρ αὐτων ἐν τῷ καιρῷ τῆς ἐπισκοπῆς καὶ παῖδας ἐκ τῆς νομίμου γαμετῆς πεποιήκασι, *beaucoup d'évêques ont eu des enfants légitimes pendant leur épiscopat?* Une affirmation catégorique n'est pas possible, mais il nous suffit d'avoir montré que le fait était possible.

Quoiqu'il en soit des différentes questions que nous avons essayé de résoudre; malgré des répugnances si vivement exprimées, malgré des hésitations si longtemps persistantes, Synésius se rendit à la volonté de Dieu clairement manifestée à son égard. «Ce n'est pas vous, écri-«vait-il aux prêtres de Ptolémaïs, qui m'avez vaincu, il a «fallu la volonté de Dieu pour que je sois aujourd'hui ce «que je n'étais point naguère[2].» Théophile le consacra vers la fin de l'année 410.

Remarquons en passant, qu'à cette époque l'Église tout entière intervenait directement dans le choix de son évêque; sur les côtes d'Afrique comme dans le nord de l'Italie. A Ptolémaïs c'est le peuple qui demande pour évêque Synésius qui aurait préféré la mort[3] à l'épiscopat; c'est encore le peuple, à Milan, qui acclame comme son évêque Ambroise, lequel à son tour use de tous les stratagèmes pour échapper à cette sainte vocation. Les ressemblances entre l'évêque de Ptolémaïs et celui de Milan ne s'arrêtent pas là; comme S^t^-Ambroise Synésius, eut occasion de faire

[1] *Socrate, lib.* 5, *caput* 22, cité par Pétau, notes p. 83.

[2] Lettre XI.

[3] Lettre 95, p. 236.

sentir aux puissants de la terre le frein de la discipline de l'Église.

En même temps que Synésius devenait métropolitain de la Cyrènaïque, cette province voyait arriver un nouveau gouverneur, du nom d'Andronicus. Fils d'un pauvre pêcheur de Bérénice, une des cinq villes de la Pentapole, Andronicus s'était élevé à force d'intrigues, et en dernier lieu avait réussi à acheter le gouvernement de sa patrie.

Ce gouverneur ne se hâta que trop de justifier les craintes que sa nomination avait inspirées. Sous son administration la province devint le théâtre de toutes sortes d'abus et d'injustices [1]. Entouré de quelques misérables comme lui, qui se faisaient les ministres et les conseillers de ses fureurs, il devint un véritable fléau pour ses concitoyens. Non content d'extorquer de fortes sommes d'argent, il se livrait au brutal plaisir de tourmenter les victimes qu'il dépouillait.

Les remontrances de l'évêque ne firent qu'aigrir davantage le féroce gouverneur ; il s'en prit désormais plus spécialement aux amis de Synésius.

Insensible aux insultes personnelles que lui prodiguait le tyran, Synésius avait le cœur déchiré de ne pouvoir être utile aux malheureux. Il était obligé d'avouer qu'il avait perdu le crédit qu'il paraissait avoir auparavant. Ses lettres à Constantinople restaient sans réponses, ses démarches sans succès. Des chagrins domestiques, la perte des enfants qu'il chérissait, vinrent lui causer de nouvelles douleurs. Sous le coup de tant d'infortunes l'évêque sentit faiblir son courage : « Tout m'abandonne à la fois, s'écrie-t-il dans une lettre, mais, de tous mes malheurs le plus

[1] Voir la lettre *adversus Andronicum*, n° 57.

«grand, celui qui porte le désespoir dans mon cœur, «c'est de voir inutiles pour la première fois mes prières «que Dieu exaucait toujours [1].»

D'autres crimes auxquels Andronicus joignit des blasphèmes contre le *Christ* vinrent combler la mesure [2]. La patience de l'évêque en se prolongeant eut dégénéré en faiblesse. Synésius le sentit; il se rappela en même temps que l'Église lui avait donné le droit de retrancher du nombre des fidèles par l'excommunication le membre dont la guérison ne laissait aucun espoir.

La sentence un moment suspendue, par un repentir passager d'Andronicus fut, à la suite de nouvelles injustices, envoyée à toutes les églises [3]. La punition suivit de près cette plainte ; sur un ordre venu de Constantinople, Andronicus fut révoqué et poursuivi avec acharnement. A son tour, l'auteur de tant de misères eut besoin du protecteur auquel il n'avait épargné aucun outrage. Le cœur de l'évêque ne vit en lui qu'un malheureux de plus à secourir. «Je ne sais pas habiter avec les heureux, écrivait Synésius [4] «à Théophile, je pleure avec ceux qui pleurent. C'est pour-«quoi j'ai arraché Andronicus aux rigueurs du tribunal, et «allégé ses misères. Si vous aidez cet infortuné, ce sera «pour moi une preuve que Dieu ne l'a pas complètement «abandonné?» Inutile de faire l'éloge de l'évêque de Ptolémaïs ; il suffit de lui marquer sa place à côté de saint Jean Chrysostome dans les annales de la charité chrétienne.

[1] Lettre 79.

[2] *Synesii opera*, p. 195, 197, §202.

[3] Lettre 72. Elle renferme le décret d'excommunication.

[4] Lettre 90.

On regrettera peut-être que Synésius n'ait pas plus vite usé des armes de l'Église pour mettre fin aux odieux caprices d'un tyran. Qu'on se rappelle cependant que le fond de sa nature était l'amour de la paix, du calme. Il n'abordait la lutte qu'à la dernière extrémité. Ses idées sur l'épiscopat, qu'on croirait sorties d'une plume moderne, font encore mieux comprendre ses hésitations. Comme le dit parfaitement M. Villemain [1], Synésius ne prétendait attacher aucun pouvoir politique à l'épiscopat. Ces deux choses lui paraissaient inconciliables. «Vouloir joindre, «dit-il, l'administration des affaires publiques au sacer«doce, c'est prétendre unir ce qui ne peut s'unir. Dans «les premiers âges, les mêmes hommes étaient prêtres et «juges tout à la fois. Longtemps les Égyptiens et les Hé«breux obéirent à leurs pontifes ; puis quand l'œuvre di«vine commença à s'opérer par des moyens humains, «Dieu sépara les deux existences ; l'une resta religieuse, «l'autre politique. Il abaissa les juges aux choses de la «terre, il s'associa les prêtres : les uns furent destinés aux «affaires, les autres établis pour la prière. Pourquoi donc «voulez-vous revenir aux temps anciens ? Pourquoi réunir «ce que Dieu a séparé ?.... Dès que le prêtre se dégage «des occupations terrestres, il s'élève vers Dieu : la con«templation est sa fin [2].»

La séparation du spirituel et du temporel ne saurait être plus nettement et plus catégoriquement formulée, et quel qu'en soit le point de départ, c'est en vain que M. Druon [3] veut voir autre chose dans ces lignes. Sans doute,

[1] Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au 4e siècle*, p. 235

[2] Lettre 57, p. 198.

[3] M. Druon, p. 59.

ce qu'il se refuse à lui-même, Synésius ne le condamne pas complétement chez ceux qui se sentent assez de forces pour *servir les deux maîtres à la fois,* mais le modeste évêque a soin d'ajouter : «S'il eut été possible à un *ange* «de passer plus de trente années parmi les hommes sans «participer à la souillure du mal, qu'aurait-il été néces-«saire que le fils de Dieu descendit du ciel [1] ?» C'est dire assez clairement qu'aucun homme ne peut se flatter de *rester pur, comme les rayons du soleil, au contact de la matière* [2], et c'est aussi retirer d'une façon très-habile la concession faite à la susceptibilité de ses collègues. Hélas! les protestations de l'évêque de Ptolémaïs contre la tendance du clergé à s'immiscer dans les affaires civiles, trouvaient déjà bien peu d'écho au cinquième siècle, à plus forte raison n'en auraient-elles pas trouvé dans la suite !

Synésius donna d'autres preuves de cette indépendance de vues. Il sut protester à l'occasion contre les superstitions païennes qui s'infiltraient déjà dans le christianisme.

Deux évêques, Paul d'Erythre et Dioscorus de Dardanis, se disputaient la possession d'une vieille tour ruinée, située sur les confins des deux diocèses. Dioscorus, à qui elle appartenait d'abord, avait refusé de la céder à Paul. Celui-ci, pour s'en assurer la propriété, alla secrètement y poser un autel et en consacra le terrain pour y bâtir une église. Les évêques, juges du procès, blâmaient la conduite de Paul, mais craignaient, en le dépossédant, de commettre une profanation. Synésius, chargé de terminer le différend, n'hésita pas à trancher la question en faveur

[1] Lettre 57, p. 199.

[2] *Id.*

de Dioscorus, sans s'arrêter aux scrupules de ses collègues. Et voici comment il justifie sa décision en écrivant à Théophile : «J'ai voulu, dit-il, séparer la superstition de la piété; c'est un vice qui se couvre du masque de la vertu, «et la philosophie ne peut y voir qu'une troisième espèce «d'irréligion. A mes yeux il n'y a rien de saint et de sacré «que ce qui est juste et légitime. Aussi je ne m'effrayais «point de cette consécration dont on ne me parlait qu'avec «terreur. Non, le véritable christianisme n'admet point «que des cérémonies, que des chants, aient la vertu ma«térielle d'attirer la présence divine; Dieu ne descend que «dans les âmes exemptes du trouble des passions, et qui «lui sont entièrement soumises, etc. [1].»

Par sa fermeté il termina heureusement cette dispute, et les deux évêques, redevenus amis, finirent par lutter de générosité.

Synésius avait eu déjà à s'occuper d'une autre affaire concernant ce même Paul d'Erythre. A la mort de leur évêque, les habitants de *Palébisque* s'étaient mis volontairement sous la direction de l'évêque d'Erythre. Théophile l'avait d'abord approuvé ; mais plus tard il changea d'avis et chargea Synésius d'ordonner un évêque pour le siège de Palébisque. Malgré les ennemis qui parcouraient le pays, malgré son mauvais état de santé, Synésius se rendit sur les lieux pour exécuter les ordres du patriarche[2]. Mais les habitants ne voulurent à aucun prix accepter un nouvel évêque; hommes, femmes et enfants remplissaient l'église de leurs cris, de leurs gémissements, demandant qu'on leur laissât l'évêque qu'ils s'étaient choisi, Paul

[1] Lettre 67.

[2] Lettre 67.

d'Erythre. Synésius, à deux reprises, essaya de vaincre leur obstination, mais il fut forcé de surseoir à l'installation d'un nouvel évêque jusqu'à ce qu'il eut reçu de nouveaux ordres. On ignore quelle fut l'issue de cette affaire, qui témoigne une fois de plus, qu'à cette époque les laïques intervenaient souvent dans le choix de leurs évêques. Mais à côté de ce reste de liberté laissé aux laïques, on voit aussi que les liens hiérarchiques du clergé étaient si forts, que le patriarche d'Alexandrie, véritable *pape*[1] dans son diocèse (il portait aussi ce nom) s'arrogeait déjà un pouvoir discrétionnaire sur les églises de son ressort.

Dans toutes les affaires un peu importantes, Synésius s'en rapporte à lui et soumet à son approbation tout ce qu'il fait. On a même à regretter que dans la lettre où sont relatés les faits qui précèdent, il se soit laissé aller à une excessive flatterie à l'égard du patriarche.

Pour faire accepter l'avis qu'il donne de laisser à Palébisque les choses en l'état où elles sont, Synésius ajoute : «Néanmoins[2] il faut qu'il soit fait comme il plaira à votre «autorité paternelle. Car si votre sentiment leur a fait trou-«ver une chose juste, et c'est ce qu'on allégue, il faut aussi «qu'en changeant de sentiment, vous fassiez changer la «justice. Ainsi vos décisions feront loi pour le peuple; «car l'obéissance c'est la vie et la résistance c'est la mort.»

[1] Dans aucune de ses lettres Synésius ne parle de Rome et de l'Église latine. Son évêché dépend d'Alexandrie, et c'est à l'autorité du patriarche de cette ville qu'il en réfère en toute occasion. On n'y trouve non plus aucune trace des grandes luttes soutenues alors par Jérome et Augustin contre des hérétiques ; tant il est vrai qu'à cette époque chaque grande église vivait d'une vie propre, et que l'unité de l'Église universelle était toute idéale et non une unité hiérarchique.

[2] Lettre 67

On voudrait pouvoir admettre avec Tillemont, que l'excès de la flatterie est ici calculé. Malheureusement la lettre commence par une formule de soumission qui revient à peu près au même [1]. «Je veux, et c'est pour moi une obli-«gation divine, regarder comme une loi sacrée, toutes les «prescriptions qui me viennent de votre trône.» Si grands que fussent les droits de Théophile à la reconnaissance de l'évêque de Ptolémaïs, ce langage n'est pas digne et l'humilité chrétienne ne pourra jamais l'excuser.

Cependant que ce seul fait ne nous rende pas trop sévères ; dans d'autres circonstances ce noble caractère reparut avec éclat ; et notamment à propos de l'évêque Alexandre, Synésius écrivant à Théophile, eut cette fois le courage de blâmer les persécuteurs de Saint Jean Chrysostome à la tête desquels se trouvait le patriarche d'Alexandrie [2].

Nous l'avons vu, c'est dans la pratique de tous ses devoirs d'évêque que s'écoulèrent les dernières années de la vie de Synésius. La courte durée de cet épiscopat, elle n'a dû être que de 4 ou 5 années, puisque Synésius est mort probablement vers 413 ou 414, explique le peu d'écrits qui nous restent de cette période de sa vie. Nous avons environ quarante lettres d'un grand intérêt et fort instructives; elles nous ont fourni les derniers détails de sa vie. Mais Synésius n'a pas écrit d'ouvrage théologique proprement dit, et même en fait de prédication les deux fragments d'homélie, que l'on a, laissent beaucoup à désirer. Cependant deux autres discours qui portent dans ses

[1] *Lettre* 67.

[2] Nous renvoyons pour ce fait à la lettre intéressante qui le rapporte. Lettre 66.

œuvres le nom de *Catastases*, font voir un talent auquel il n'a manqué que le temps pour le placer parmi les véritables orateurs chrétiens.

Ces discours témoignent en outre combien les derniers temps de l'épiscopat de Synésius furent malheureux et lui apportèrent de douloureux chagrins, causes peut-être de sa mort.

Un moment la Cyrénaïque défendue par un jeune et vaillant général, le duc Anysius, avait joui de la paix : mais ce chef fut trop tôt rappelé. La province livrée à elle-même ne put opposer des forces suffisantes aux barbares toujours plus nombreux qui l'attaquaient. Ces peuplades où les femmes étaient armées, détruisaient tout sur leur passage, et ne réservaient que les enfants des vaincus pour les élever et les enrôler dans leurs rangs [1]. Ptolémaïs fut assiégée: on attendait l'assaut avec terreur: Ptolémaïs allait peut-être périr. A la veille d'un si grand danger, Synésius dont la douleur s'accroissait de la perte de son dernier fils exhala son désespoir en plaintes sur le sort de sa malheureuse patrie.

«O Cyrène[2], dont les archives font remonter mon ori-«gine jusqu'aux Héraclides! Tombeaux doriens, où je ne «trouverai point de place! Infortunée Ptolémaïs, dont j'au-«rai été le dernier évêque! Tant de calamités pèsent trop «sur mon âme; je ne puis en dire davantage: les larmes «étouffent ma voix. Je n'ai plus qu'une seule pensée, c'est «que je vais être contraint d'abandonner le sanctuaire. Il «faut s'embarquer, il faut fuir. Mais quand on m'appellera «sur le vaisseau, je demanderai que l'on attende : j'irai

[1] *Catastasis*, p. 300.

[2] *Ibid.*, trad. de M. Druon

«d'abord au temple du Seigneur; je ferai le tour de l'Autel, «j'arroserai le pavé de mes larmes; je ne me retirerai pas «avant d'avoir baisé le seuil et la table sainte. Oh! com- «bien de fois je m'attacherai aux barreaux du Sanctuaire! «Mais la nécessité est inflexible et sans pitié. Je voudrais «accorder à mes yeux un sommeil que ne vienne point «troubler le son des trompettes. Combien de temps encore «faudra-t-il me tenir debout sur les remparts, et défendre «les passages de nos tours? Je succombe à la fatigue de «placer des sentinelles nocturnes et de garder à mon tour «ceux qui viennent de me garder moi-même. Moi qui sou- «vent ai passé des nuits sans sommeil à contempler les «astres, je suis brisé par les veilles que je supporte pour «observer les mouvements de l'ennemi. Nous ne dormons «que quelques instants mesurés par la clepsydre; encore «ce court repos est-il souvent interrompu par le signal «d'alarme. Si je ferme un instant les yeux, dans quels «rêves horribles me jettent les inquiétudes du jour! Nous «fuyons, nous sommes pris, blessés, enchaînés, vendus...

«Il approche le jour fixé pour l'assaut, le jour où les «prêtres, en face de si pressants dangers, devront courir «au temple de Dieu. Pour moi, je demeurerai à mon poste «dans l'église ; je placerai devant moi les vases sacrés qui «renferment l'eau lustrale, j'embrasserai les colonnes qui «supportent la sainte table; je m'y attacherai vivant, j'y «tomberai mort. Je suis ministre du Seigneur; je lui dois «peut-être le sacrifice de ma vie. Dieu jettera sans doute «un regard de pitié sur l'autel arrosé du sang du pontife.»

Le dévouement de l'évêque, ajoute M. Villemain [1], encouragea les habitants : Ptolémaïs assiégée repoussa

[1] M. Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au 4e siècle*, p. 241.

encore une fois les barbares, ils se rejetèrent sur le reste de la province, qui fut détruite et dépeuplée pour jamais. Dans l'obscurité qui couvre l'histoire de ces temps malheureux, on ne trouve plus de détails sur Synésius, ni même la date de sa mort. Ce noble génie disparut au milieu des ruines de son pays. Tout périssait dans l'empire, et périssait oublié : les ténèbres de la barbarie descendaient sur ce magnifique et ingénieux Orient.

THÈSES.

1. Le symbole des apôtres ne pourra jamais être regardé comme un résumé de la foi chrétienne.

2. L'Évangile de Jean est authentique.

3. Dès les premiers jours de son ministère Jésus eut la conscience de sa messianité.

4. En matière d'exégèse la méthode historico-grammaticale est la seule qui puisse conduire à des résultats vraiment scientifiques. L'exégète doit donc savoir se débarrasser de toute préoccupation dogmatique.

5. La prédestination calviniste ne se trouve point dans l'épître aux Romains.

6. C'est à tort qu'on a voulu voir l'idée de substitution dans le verset 18 du chapitre V de l'épître aux Romains.

7. Les Actes des apôtres sont un document historique. Le point de vue sous lequel l'école de Tubingue envisage ce livre est insoutenable.

Vu,
Strasbourg, le 21 janvier 1867,
Le Président de la soutenance,
BRUCH.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 23 janvier 1867,
Le Recteur,
A. CHÉRUEL.